

Pour la bonne bouche : fidèles au bouilli !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 40

PDF erstellt am: **17.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pria d'observation remarquable et un travailleur acharné. Par de nombreuses inventions opératoires et par ses écrits, il atteignit, comme chirurgien, un rang presque aussi élevé que le grand Ambroise Paré.

« Ce nouveau venu s'appelait *Pierre Franco*. Né à Turrier, il fuyait la Provence pour échapper aux persécutions dont les protestants étaient alors l'objet. Réfugié en Suisse, il entra aux gages de Messieurs de Berne et de Lausanne, et resta dans le Pays de Vaud pendant une quinzaine d'années.

» Franco a beaucoup lutté pour arriver à la réputation à laquelle il avait droit, ce qui explique l'épigramme de son premier traité : « Il faut endurer pour durer ».

» Il est désolé de voir le Pays de Vaud infesté de charlatans, de rhabilleurs, de vendeurs de remèdes merveilleux. Ces misérables « sont » cause que la chirurgie est tant méprisée, car « étant ignorants, et se connaissant tels, osent » ce néanmoins, sans aucune crainte de Dieu « n'y d'hommes, entreprendre de guérir toutes sortes de maladies curables et incurables, » moyennant qu'ils puissent attraper l'argent » du pauvre simple peuple, lequel ils séduisent en enchantant par leurs menées et « belles paroles au grand dommage des pauvres patients, qui sont menés bien souvent » à la mort par de tels affronteurs, qui commettent infinies larrecins en mettant en avant » leurs superstitions et charmes et qui souvent fois emploient plus de temps à charmer, après qu'ils ont fait un commencement » d'incision, qu'ils ne font en toute l'opération, » détenant cependant le pauvre patient en lan-gueur. »

» Franco ajoute avec finesse que si les médecins et chirurgiens étaient plus instruits, il y aurait moins de charlatans.

» Oculiste renommé, Franco excellait dans l'opération de la cataracte, qui lui paraissait « la plus plaisante » de toutes. Avec lui commence la série des savants ophtalmologistes qui ont honoré et qui honorent notre pays.

» L'illustration chirurgicale du XVII^e siècle est *Guillaume Fabrice*, de Hilden, près Dusseldorf. Né en 1560, il étudia à Genève, chez Griffon, qui se rendit célèbre par la manière dont il refit le nez d'une jeune fille mutilée par son amant. Fabrice réside à Lausanne de 1596 à 1598, puis de 1600 à 1602 ; il a son pied à terre à Payerne de 1602 à 1611, s'établit pour la troisième fois à Lausanne, de 1611 à 1614, se fixe cette année-là à Berne, où il est mort en 1634.

» Sa femme, Marie Colinet, de Genève, excellait dans l'art des accouchements. Elle était aussi fort habile dans la pratique de la chirurgie. C'est elle qui, la première, eut l'idée d'extraire de l'œil d'un patient une paillette d'acier à l'aide d'un aimant.

» Fabrice de Hilden a contribué à la prospérité de Lausanne en y attirant un grand nombre de personnes atteintes de maladies des yeux. C'était un opérateur très habile, un inventeur d'instruments spéciaux, et il fut le premier à extirper le globe oculaire pour les lésions cancéreuses.

» En 1596, d'après une notice de M. Benjamin Dumur, Fabrice de Hilden extirpe une tumeur cancéreuse dont Claude de Lutry, dernier mayor (maire) de cette ville, souffrait horriblement depuis plusieurs années, et qui s'était logée dans l'œil droit. Pour cette périlleuse opération, on fait aussi venir de Genève le très docte Janus Antonius Saracenus (Sarasin), éminent philosophe et médecin du roi, et de Lausanne, le non moins docte Albertus Roscius, vieux et très expérimenté dans l'art de guérir. Tous deux admettent la nécessité de l'opération, qui d'ailleurs réussit admirablement. »

En dépit des efforts de chirurgiens tels que

Franco et que Fabrice de Hilden, les rebouteurs et les meiges continuèrent longtemps de pratiquer ouvertement. Le 5 juillet 1631, « spectacle » Jean Pécolet, ministre de Crissier, se présente devant le Conseil de la ville de Lausanne, et se plaint de ce que, dans sa paroisse, l'exécuteur de la haute justice (le bourreau) ne cesse d'aller de maison en maison soigner les malades et débiter apparemment des remèdes plus que suspects. Chose curieuse, les hauts seigneurs du Conseil écoutent ces révélations sans trop s'émouvoir et déclarent même tout net « qu'il n'y a là occasion de se scabrer ». Dans des villes importantes, à Berne, à Bâle, et ailleurs encore, on s'accommode de semblable pratique. L'exécuteur sera toutefois invité à se comporter modestement. »

Voyage en Suisse.

Nous étions, une année, en Suisse,
Un ami et moi, son complice,
Ni plus ni moins que deux Anglais,
Quand nous prit cette fantaisie
D'aller voir en leur Valaisie
Ces messieurs crétiens du Valais.

Tôt après, par un temps propice,
Nous dévalions à Saint-Maurice,
Pays entre tous merveilleux
Et le chef-lieu du crétinisme,
— S'il faut en croire le tourisme,
Nous ne pouvions espérer mieux.

Nous gagnâmes une guinguette
Où déjà le patron nous guette
En nous souhaitant bon matin.
— « Ces messieurs dîneront sans doute ? »
Nous l'interrompîmes : « Ecoutez !
Trouve-t-on ici des crétiens ? »

Mais, lui, fixant comme une cible,
Nos deux visages impassibles,
Hésita, craignant de choisir
La réponse définitive
Qui ferait de nous ses convives,
Ou nous déciderait à fuir.

Enfin, avec un bon sourire
Il prit le parti de nous dire :
Non, messieurs, non. — « C'est malheureux,
Fîmes-nous. — Oui, c'est bien dommage,
Car, afin de leur rendre hommage,
Nous n'étions venus que pour eux. »

Voilà notre bonhomme en peine,
Mais de peur de perdre l'aubaine,
Il reprit : « Restez, par pitié !
Des crétiens ! A moins que je meure,
Vous allez en voir tout à l'heure.
Je croyais que vous plaisantiez... »

Alors nous nous mîmes à table,
Tout à coup, un être minable
Entra, fichu comme Scarron,
Torticol, et biele et bancroche,
En lequel absurde fantoche
Nous reconnûmes le patron.

Il joua son rôle à merveille.
Tantôt, il se mordait l'oreille,
Tantôt, se mouchait dans les plats ;
Poussait des gloussements de poule,
Riait comme une femme saoula,
Odieusement aux éclats.

Etant, ce jour-là, d'humeur tendre,
Nous feignîmes de nous méprendre
A cet artifice enfantin,
Sans autrement lui chercher noie.
Plus tard, en réglant notre ardoise,
Nous lui dîmes : « Bravo, crétin ! »

Alors, lui : « J'ai voulu vous plaire,
Ne vous mettez pas en colère,
Mais si vous m'avez bien compris,
Vous saurez donc, jeunes novices,
Qu'il n'y a de crétiens en Suisse
Que quand il en vient de Paris. »

(Le Journal de Paris). RAOUL PONCHON.

Lo vèvo que sè remàrye.

L'avai dza zu ètà maryà on coup, Djabram de vè la Fretàre, et vo ropondo que l'ètà tsezà su on crouio mimero. Sa fenna, la Sabine à

Grand, lè lài avai tote fête vère, l'è po vo dere que portàvè lè tsausse et que Djabram failà pas que repipai on mot quand la Sabine l'avai bailli sè z'òdres. Menàve noutron coo quemet on bèo que l'a lo dzào et pas question de sè rebiffai seïn quie gâ la teimpèta que fasai. Assebin Djabram l'avai tot du pacheintà et fère quemet se l'ire à maitre. Mâ lo bon Dieu l'eût pedhi de lo vère dinse soufri et bourmâ sa colère ein catson et on dzo vaicé que la Sabine attrape on coup de frâ que lài tagnai tota l'estoma, et, ma fâi, quauque dzo aprî l'òbliàve de socliâ. Lo pòuro Djabram faliu que restai tot solet et adan ie put coumandâ po lo premi iadzo du bin dâi z'annaie. Ceïn que l'è portant que cliiau tsausse et fasant pardieu bin deïn lo tot vilho teïn, à cliiau que lè z'avant baillâ à lau fenne, de lè fère promenâ pè lo velâdzo, à tseav su on bourrisquo, et veri dau còtè de la tiuva.

Eh bin ! vo le crâira p'tître pas, ma à Djabram, quauque teïn aprî lài faliu onn'aütra pernetta, galéza fêmalla, bouna travaillâosa, ma qu'avai on bocou sa tita assebin. Noutron coo, que l'avai rein zu à preteindre po coumandâ avoué la première, sè djuràve bin que sti coup voliave menâ stasse à l'écourdja. L'irant zu po sè maryà vè lo pètaooson et du ceïn ào pridzo iò lo menistre lau fasai on petit discou. Lau desai que lo maryàdzo l'ètà quemet 'na trâbliâ que l'a sè quatro boune piaute et que l'è solida ; mâ, se lài a pas de l'accor, l'è onna piauta de la trâbliâ que sè trosse et ma fâi ie cliiotse, ie brelantse et l'affère va mau. Djabram arâi bin voliu que lo menistre diesse que l'hommo ètà lo lan de clia trâbliâ et que la fenna l'ire lè piautes, dinse l'è l'hommo que dèssai avai la manèance de tot du que lè pllie hiaut que lè piaute. Quand lo menistre ein arreve iò sè dit que l'hommo dusse aïdhi sa fenna, l'amâ tot dâo lon, la dèseinnouyi, l'eintreteni de tot, ma que la fenna « doit être soumise à son mari », Djabram lài fâ :

— Quemet dite-vo ceïn, monsu lo menistre ?
— La femme doit être soumise à son mari.
— Quemet ai-vo de ?
— La femme doit être soumise à son mari, so lài repond lo menistre ein dèveseint pllie fè, po ceïn que sè crayai que l'autro ire on bocou soriaud. Avez-vous entendu, cette fois ?
— Oh ! mè, iè prâo oïu, mâ, tot parâi, monsu lo menistre, redite-lo vâi oncora on iadzo bin fè, po que ma fenna l'ouïâi bin !

MARC A LOUIS

Un gros rhume. — Ah ça ! Jacques, dit une mère à son rejeton, quelle idée as-tu eue de déchirer ton mouchoir de poche en deux ?
— C'est que j'ai un si gros rhume qu'un seul mouchoir ne me suffit pas.

Ce n'est que le verre. — Dites donc, garçon, cette bière est troublée comme du jus de pruneaux !

— Monsieur fait erreur, c'est le verre seulement qui est un peu sale.

Pour la bonne bouche.

FIDÈLES AU BOUILLI !

Ce n'est pas parce que le roi des gourmets, Brillat-Savarin, n'aimait pas le bouilli que nous voulons y renoncer. Il pensait qu'une viande qui abandonne une partie de ses sucs est incapable de restaurer convenablement. « Le bouilli, c'est de la chair moins son jus », disait-il.

A présent, voilà encore que la science s'en mêle — il faut absolument qu'elle mette son nez, partout, au risque de nous gâter l'existence. — Un docteur vient de faire des expériences attestant — selon lui — que le bouilli est un aliment « non seulement médiocre, mais qui, à la longue, provoque encore une

véritabte intoxication, du moins pour les tuberculeux »

Et comme ce savant-là était heureusement trop scrupuleux pour faire ses expériences sur l'humanité, c'est sur la gent canine qu'il a opéré.

Les chiens — à qui l'on avait préalablement inoculé la tuberculose — nourris de viande cuite ont tous péri. Ils perdaient rapidement tout appétit, dépérissaient à vue d'œil; leurs muscles pendaient; en quelques jours, ils n'avaient plus que les os et la peau. Ils avaient un aspect lamentable. Les chiens qui avaient mangé de la viande crue, au contraire, ont tous guéri.

Heureusement, tout le monde n'est pas encore atteint de la terrible maladie, dont les savants de tous pays, réunis en ce moment à Paris, cherchent à enrayer les ravages. Le bouilli peut donc mijoter en toute tranquillité dans le pot-au-feu.

QUE METTRONS-NOUS AUJOURD'HUI ?

Il y a de cela quelques semaines, un éminent homme d'Etat japonais, en séjour à Londres, donnait un dîner. Le menu, japonais, était à base de fougères; fougère au curry, fougère en salade, confiture de fougères, etc. C'était exquis. Les convives « s'en lèchèrent les potes », comme on dit chez nous.

Voilà qui va combler de joie nos ménagères, toujours embarrassées de varier le menu de leurs dîners. Et puis, c'est si facile à se procurer et ça ne coûte rien, les fougères. On rentrera, le dimanche, de la promenade familiale, courbé sous le poids de la récolte; il y en aura, la semaine durant, pour le salon et pour la marmite.

Aux fougères ! Aux fougères !

Hier et demain.

A l'ouverture de la ligne du Simplon, on ira de Lausanne à Milan, par train direct, en 6 h. 43 m. et le voyage, simple course, en troisième classe, coûtera fr. 26,65.

En 1840, suivant un intéressant article de M. Henrioud, sur les « Anciennes postes valaisannes », publié par la *Revue historique vaudoise* « la diligence du Valais effectuait quatre courses par semaine. En partant de Milan, le mardi à 6 heures du matin, on arrivait à St-Maurice le jeudi à 4 heures de l'après-midi. De St-Maurice à Lausanne, il fallait compter près d'une journée, avec les relais; c'était donc un voyage de quatre jours. Une place d'intérieur Genève-Milan, simple course, coûtait fr. 70,30, argent de France.

En 1850, une course Lausanne-Milan avait lieu une fois par jour. On partait de Lausanne à 11 h. 15 du matin pour arriver à Domo, le lendemain à 8 h. du soir.

En posant la bêche.

Un de nos abonnés nous écrit :

Après la semaine remplie,
Par le travail de tous les jours, ...
PIERRE DUPONT.

Le *Conteur* a publié, dans un de ses derniers numéros, un très intéressant article sur le théâtre à la campagne. L'auteur de cet article n'est point seul de son avis; il est même en fort bonne compagnie, comme on va le voir.

M. Méline est un ancien ministre; mais il n'est pas que cela; M. Méline est, de plus, auteur, il écrit des livres. Il y a, en France, beaucoup d'anciens ministres et, partout, beaucoup de gens qui écrivent des livres.

M. Méline, qui a créé le ruban du « Mérite agricole », dont il avait justement décoré M. Viquérat, s'est spécialement intéressé au sort des paysans, et c'est d'eux seuls qu'il s'occupe dans l'ouvrage qu'il vient de publier, chez Hachette, sous le titre : *Retour à la Terre*.

Traitant du développement intellectuel des campagnards, il dit : « L'homme est un être sensible qui n'a pas seulement des besoins matériels, il a aussi des besoins d'imagination et il n'est jamais heureux si l'on ne met dans sa vie, si humble soit-elle, une petite pointe d'idéal... Si l'on travaille plus qu'autrefois, on veut aussi plus de satisfactions intellectuelles et de distractions. Plus la lutte pour la vie devient ardente et féroce, plus la détente cérébrale s'impose.

» Ces nouvelles exigences ont pris un tel empire qu'elles sont devenues une des données essentielles du problème agricole lui-même, qu'il n'est plus permis de les laisser de côté quand on essaie de le résoudre.

Si le paysan se rapproche de plus en plus des villes, c'est, de l'avis de M. Méline, « qu'il trouve son village trop triste, trop nu, trop vide de plaisirs, et qu'il s'y ennue.

» Certes — ajoute-t-il aussitôt — il n'entre pas dans notre pensée de transporter dans nos villages toutes les séductions, toutes les attractions, souvent peu morales, des villes, ce qui serait impossible et peu désirable; mais, sans aller jusque-là, rien ne serait plus facile, si l'on était bien pénétré de cette vérité, que de donner à nos villages un peu plus d'élégance et de variété dans la vie. On pourrait y faire davantage pour les yeux et pour l'esprit, y multiplier les occasions de distractions saines et de plaisirs à bon marché.

» Qui empêcherait de substituer au cabaret sombre et enfumé, d'aspect lugubre et misérable, véritable assommoir qui pousse à boire et à s'enivrer pour oublier la tristesse du lieu, un café un peu propre et élégant, bien éclairé, où l'on pourrait goûter, en famille, un instant de repos ? Ce serait un moyen de lutter contre l'alcoolisme meurtrier que nous nous permettons de recommander à nos sociétés de tempérance. Elles pourraient s'entendre, pour cette œuvre de moralisation, avec les syndicats agricoles, qui sont tout indiqués pour prendre en main toutes les améliorations de la vie rurale ».

Le triste tableau que fait M. Méline des cabarets de campagne ne saurait s'appliquer à notre pays, où d'importants progrès, — sinon tous les progrès désirables — ont été déjà réalisés.

Puis, l'auteur de « Retour à la Terre » préconise ensuite la création de sociétés de musique, de tir, de gymnastique, tout autant de choses qui existent déjà chez nous, où nous avons, de plus, des sociétés dramatiques et, depuis une année ou deux, des sociétés d'éducation populaire.

M. Méline aborde ensuite le beau rôle que la littérature populaire aurait à jouer dans cette œuvre de développement moral, intellectuel et social; « elle pourrait beaucoup pour changer les idées, les habitudes, le caractère des citadins et des ruraux eux-mêmes, en modifiant leur conception de la vie et du bonheur.

» Malheureusement, elle semble de plus en plus oublier cette noble mission d'éducation. Quand elle ne tourne pas à la pornographie abjecte, foyer d'infection morale le plus redoutable de notre époque, elle ne sait que flatter les appétits les plus bas et les passions les plus violentes; elle étale avec complaisance, sous les yeux de la foule, des scènes de férocité hideuses, comme si elle voulait ramener l'homme à la bête.

» En face de cette littérature décadente, on voit heureusement se lever, depuis quelques années, une littérature nouvelle, la littérature de l'avenir, éprise de toutes les beautés, la beauté de la nature, la beauté de l'homme fort et sain, la beauté de la vie intérieure; elle fait appel aux plus nobles sentiments de l'âme humaine et s'efforce de réveiller en elle le

goût de la vie simple et des joies de la famille ».

Voilà ce que dit M. Méline, en s'adressant aux paysans de France. Nous pouvons bien en prendre aussi un peu pour nous-mêmes. N.-E. T.

Anticipation. — Le capitaine, inspectant sa compagnie : « Lieutenant de la deuxième section, faites-moi passer au second rang ce fusilier dont le nez dépasse l'alignement

— Il est déjà au second rang, mon capitaine.

Partons !

Décidément, ça ne peut plus aller; le séjour de notre planète est insupportable depuis quelques années. Il pleut, il vente, il fait ou trop froid ou trop chaud. Ce n'est pas ça du tout. Il n'y a plus qu'à émigrer vers des cieux plus cléments.

Selon un savant astronome, c'est chez nos excellents voisins de la planète Mars qu'il nous faut aller.

Le climat de cette planète est tout simplement exquis, paraît-il. Jamais un nuage, peu de pluie, encore moins de tempêtes ou d'orages; l'atmosphère, très pure, est agréable à respirer, comme l'air des montagnes. Le pays verdoyant et peu accidenté fait les délices des promeneurs et des « chauffeurs » martiens — s'il en existe. — De plus, en raison de la diminution de la pesanteur, les habitants de ce monde idéal doivent ignorer les inconvénients de la fatigue physique, même par les plus grandes chaleurs.

Enfin, là-bas, l'année étant de 730 jours, la durée de la saison estivale est juste le double de chez nous.

La dernière qui sonne. — Si le Théâtre rouvre, la Cathédrale va fermer. Le Concert qu'y donnera dimanche après-midi M. Harnisch, organiste, avec le concours de M. Giroud, flûtiste, et Guex, baryton, clôturera sans doute la série des auditions d'orgue. Le programme de ce Concert est composé pour plaire à tous; on y a fait une part à la musique populaire, dans le bon sens de ce mot. Aux personnes qui craignent le froid, nous pouvons affirmer que, dans ce moment-ci, la température de la Cathédrale est supérieure à celle de l'extérieur et qu'ainsi, beaucoup moins qu'en été, on ne court le risque d'un refroidissement. — Billets en vente à la porte.

Ce te fois, ça y est ! — C'est l'hiver; le Théâtre a recommencé. Les débuts ont eu lieu jeudi, devant une très belle salle. La pièce choisie « Antoinette Sabrier » a mis toute la troupe sur le pont. Il est très difficile de bien juger, par une seule audition, des artistes que l'on ne connaît pas encore. On peut cependant, nous semble-t-il, assurer d'avance M. Coste et Mme David, qui tenaient jeudi les rôles principaux, de la sympathie du public. On eût plaisir à revoir M. Malavié, une ancienne et bonne connaissance. Comme d'habitude, la mise en scène était très soignée; au 2^e acte décor nouveau.

Demain, dimanche, *Roger-la-Honte*, pièce à sensation, qui permettra de juger la troupe dramatique.

L'antipode du Théâtre, c'est le *Kursaal* — nous parlons de la situation. Là aussi, il y a du vent dans les voiles. Depuis un mois, il n'y eut pour ainsi dire que des salles comblées. Il faut vraiment féliciter la nouvelle direction d'avoir redonné à notre petite scène de Bel-Air un cachet qu'elle avait tout à fait perdu et qui lui a ramené les familles. Les programmes sont toujours variés et composés avec goût. Citons tout particulièrement M. et Mme Villé-Dora, qu'on ne se lasse jamais d'entendre. M. Villé, qui a un très grand répertoire, donne toute leur valeur aux chansons qu'il interprète. Il est chaque soir applaudi, bissé, rappelé, acclamé.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.